

La Guerre d'Algérie

Témoignage d'un officier de réserve ;

« Nommé sous-lieutenant au 3^{ème} RCA, je recevais en novembre 1957, la mission de lever une harka opérationnelle, parmi les volontaires du Douar Mélouane. Cette région montagneuse, qui s'étend le long de l'Oued Harrach, sur le versant nord de l'Atlas blidéen, n'était pas encore pacifiée, malgré les efforts du chef de la SAS d'Hammam-Mélouane, officier d'une énergie et d'une volonté remarquables.

Mes premiers harkis n'avaient jamais tenu un fusil : plusieurs possédaient un frère ou un cousin au maquis ; certains avaient participé à la rébellion. Tous abandonnaient leurs maisons et leurs champs pour s'engager : ils m'arrivaient les mains nues, désorientés, inquiet du choix qu'ils venaient de faire et qui les jetait dans le combat, aux côtés de la France.

Ensemble, nous avons vécu une aventure magnifique, participant, au sein d'un commando de chasse, à toutes les opérations montées entre Sakamody et Champlain, l'Arba et Tablat. Ensemble, au combat, nous avons pris aux rebelles plus de cinquante armes.

Ces jeunes volontaires inexpérimentés s'affirmaient capables en dix-huit mois, de récupérer sur l'ennemi la valeur de leur armement.

Pourquoi alors ne pas croire que les harkas constituent la meilleure réponse à la guerre subversive menée par les rebelles ? Les conditions actuelles du combat conduisent, en effet, à la création de formations supplétives légères, qui présentent des avantages considérables.

Dans l'état actuel du rapport des forces, notre riposte est facile à concevoir. Elle doit porter essentiellement sur la dislocation de l'OPA, qui peut entraîner, à elle seule, l'asphyxie des bandes et permettre leur accrochage dans des conditions de rentabilité satisfaisante. La destruction des unités régulières n'est pas 'l'ultima ratio' de cette guerre. Les vastes opérations entraînent compagnies et escadrons, loin de leurs territoires habituels ; l'OPA reprend alors son souffle. Ainsi notre riposte doit s'appuyer sur le quadrillage, créer un climat permanent d'insécurité, par des actions limitées des troupes de secteur, rayonnant autour de leurs postes et appuyées, s'il y a lieu, par des éléments rapides d'intervention.

Dans ces conditions, il fallait à l'armée recruter des auxiliaires, gens du pays capables de battre les rebelles sur leur terrain : ce furent les harkis. Volontaires, musulmans levés sur place, les harkis peuvent tendre une embuscade, parce qu'ils connaissent les postes de guet, les passages et les points d'eau. La signification des traces sur une piste leur est familière. Certains, venant des rangs adverses, renseignent sur les caches de vivres et de munitions, sur les habitudes du groupe rebelle. La structure et les méthodes de l'OPA ne leur échappent point ; eux seuls peuvent connaître la date des tournées du collecteur de fonds et le lieu des réunions du Messoul.

De plus, cette parfaite adaptation aux lois de la guérilla se complète par des avantages considérables, sur les plans militaires et psychologiques d'ensemble.

L'armée subit actuellement le contre coup des classes creuses de 1939 à 42. Or, le service militaire atteint vingt sept mois. Le problème des effectifs se pose ainsi au moment où le moindre relâchement dans l'effort entrepris peut compromettre les résultats acquis depuis deux ans. Les harkas apportent une solution appréciable puisqu'un petit noyau européen permet l'encadrement d'une troupe musulmane de la valeur d'une compagnie. Ainsi à la Plâtrière, j'ai vécu un poste avec quatre européens, deux sous officiers, l'instituteur du village et le chauffeur de la jeep, pour un harka de plus de cinquante membres, soit quatre européens,

dont un seul sous officier de carrière. A l'expérience, un tel encadrement paraît suffisant, s'il sait rapidement s'appuyer sur des gradés musulmans valables.

Autres avantages : les harkas peuvent tenir un poste avec leurs moyens propres et participer ainsi activement au quadrillage peu à peu mis en place sur l'ensemble du territoire. Mes activités purement opérationnelles ne m'ont jamais empêché de rayonner autour du poste, d'assurer dans la région de la Plâtrière un certain nombre de patrouilles et d'embuscades, qui m'ont permis, en un an, grâce aux renseignements recueillis par mes harkis, de détruire l'OPA locale, de récupérer une vingtaine d'armes et d'obtenir deux ralliements.

En cela réside peut-être l'avantage le plus net des harkas ; dans cette guerre révolutionnaire, elles permettent la mobilisation du pays tout entier, face à la rébellion et donnent ainsi à cette dernière sa véritable mesure. Le peuple algérien en armes ne se trouve pas du côté où une certaine presse voudrait la situer. Les harkas, les maghzens, les groupes mobiles de sécurité, les groupes d'autodéfense comportent un effectif plusieurs fois supérieur à celui des bandes rebelles. Ils déterminent ainsi la réaction victorieuse, d'une cellule qui chasse elle-même des corps étrangers.

Les harkas, enfin, prolongent par mille antennes le rôle civilisateur de la France. Elles constituent un facteur d'expansion, par les sommes que la solde des harkis injecte régulièrement dans une économie sous développée. Elles favorisent une élévation du niveau de vie, contrôlée par le principe d'autorité. Ainsi, chaque mois, je retenais sur la paie de mes hommes une certaine somme destinée à l'amélioration de leur habitat.

Parfaitement adaptées au combat mené en Algérie, les harkas apportent une solution au problème de réduction des effectifs, fournissent un appoint psychologique considérable, permettent l'évolution d'une population primitive. Aussi se sont elles multipliées. En janvier 59, l'Armée française comptait dans ses rangs plus de 30 000 harkis. Ils devaient former en avril 59 la majorité des commandos de chasse créés alors par le Général de Gaulle.

Lieutenant de réserve Jean Pierre SOISSON